

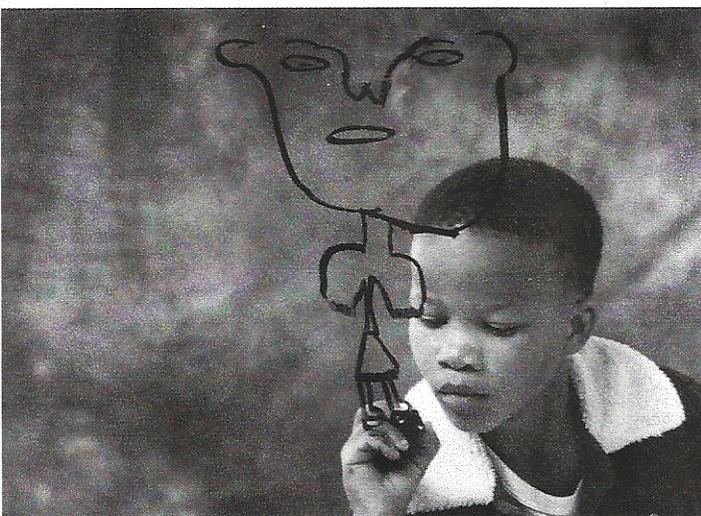


France (2010)  
92 minutes  
Réalisé par :  
Gilles Porte  
Avec :  
Philippe Katerine, des enfants et  
Julie Depardieu  
Directeurs de la photo :  
Gilles Porte, Samuel Lahu,  
Sacha Wolf  
Musique :  
Louis Sclavis

« Dessine-toi ! ». Telle est la consigne donnée par Gilles Porte aux 600 enfants rencontrés lors d'un tour du monde organisé à travers 33 pays. Munis d'un feutre, ces jeunes bambins sont conviés à tracer leur autoportrait sur une grande vitre transparente de 1,70 m sur 1,10 m. Ils sont ensuite invités à refermer ce feutre lorsqu'ils estiment avoir terminé leur création, déclenchant ainsi la coupure des caméras. Filmé sans dialogue, *Dessine-toi* s'attarde donc à nous faire découvrir une multitude de dessins de « bonshommes » conçus par des enfants âgés de 3 à 6 ans, issus de continents et de milieux sociaux différents. Tout cela est bien charmant, mais la finalité du dispositif laisse perplexe...

Si le film débute par une célèbre citation de Pablo Picasso (« J'ai mis toute ma vie à savoir dessiner comme un enfant »), ce n'est pas un hasard : nombreux seront en effet les spectateurs à faire le lien entre ce *Dessine-toi* et *Le mystère Picasso* d'Henri-Georges Clouzot. Pour rappel, le réalisateur du *Salair de la peur* avait utilisé en 1955 ce même dispositif de tournage par transparence pour filmer le peintre espagnol en train de créer ses œuvres. Il s'agissait à l'époque pour Clouzot de s'introduire dans la pensée créatrice d'un artiste ; cela avait donné naissance à un documentaire rare et passionnant. Aujourd'hui, Gilles Porte reprend ce procédé et s'inspire de l'exposition photo *Portraits, Autoportraits* qu'il a lui-même montée en 2009. Le problème, c'est que le réalisateur refuse d'intellectualiser son propos et soumet au spectateur un simple catalogue de dessins pendant 70 minutes. Certes, le film nous réserve quelques rencontres marquantes (on pense notamment à cette jeune fille qui use tellement de son feutre qu'elle en vient à disparaître derrière ses croquis, ou ce jeune garçon en pleurs n'arrivant pas à dessiner convenablement et dont la main est tachée d'encre à force d'effacer ses esquisses). Mais, globalement, on a bien du mal à s'attacher à ces enfants dont l'âge et la nationalité nous sont inconnus, et dont certains restent tout juste quelques secondes à l'écran. Du coup, on a longtemps l'impression d'assister à une projection ininterrompue de clips, et ce n'est qu'à de trop rares moments que le film fait preuve d'inventivité (notamment dans sa dernière partie, lorsque l'ensemble des dessins d'enfants se rejoignent, créant ainsi un monde imaginaire). Pour sa deuxième réalisation après *Quand la mer monte* (César du meilleur premier film en 2005), Gilles Porte nous livre donc une création inclassable : ni assez fantaisiste pour être taxée d'œuvre d'art, ni assez érudite pour être qualifiée de documentaire. On quitte la projection avec un grand sentiment de frustration, comme si ce *Dessine-toi* n'était qu'une simple esquisse, le brouillon de quelque chose qui aurait pu donner un grand film.

Woody Allen



France (2010)  
92 minutes  
Réalisé par :  
Thierry Jousse  
Avec :  
Philippe Katerine, Julie  
Depardieu, Aurore  
Clément, Jackie Berroyer,  
Judith Chemla  
Scénario :  
Thierry Jousse, Jérôme  
Larcher, Camille Taboulay  
Directeur de la photo :  
Olivier Chambon  
Musique :  
Daven Keller

Philippe Katerine sur grand écran, c'est tout un poème... Chanteur à succès se retrouvant embarqué malgré lui, après un concert, chez une groupie érotomane et super névrosée (hilarante Judith Chemla !) en rase campagne, Philippe vit un cauchemar : fuyant les avances de l'ultra-collante « vamp de satin rouge », il rencontrera sur sa route un cheval irascible, une ornithologue un peu space (Julie Depardieu, pas au mieux de sa forme) et... ses parents... en pyjama. Victime d'une syncope, le mec se réveille dans son lit d'enfant et angoisse à l'idée de rater son car pour l'école. Avec un tel pitch, tu t'attends à te fendre la poire. Ouais, bah, je vais calmer de suite tes ardeurs : Thierry Jousse n'a rien d'un comique. Ancien rédacteur en chef des Cahiers du cinéma, l'homme est un intellectuel. Loin d'être un défaut, il faut cependant avouer que cela se mélange mal à la bouffonnerie « Katerinienne ». Si on rit de bon cœur devant le mangeur de bananes, vêtu d'un costume gladiateur en aluminium, qui se jette la gueule contre les murs en chantant ou fait l'amour à un arbre (!!!), on s'épuise aussi très vite. Le film a ce côté « arty-chiant », anti-brazilien au possible. L'OFNI *Je suis un no man's land* oscille entre poésie et ridicule. Les moments de grâce sont ceux qui réunissent Katerine et ses parents (le taciturne Jackie Berroyer et l'émouvante Aurore Clément) : tendresse, mal-être des retrouvailles trop tardives, sourire naïf et enfantin du grand gamin qu'est resté Katerine... Le ridicule concerne les scènes du « bad trip », de la malédiction qui empêche le chanteur de quitter son village natal. On tourne en rond, on cherche une tête ou une queue à ce voyage qui fait désespérément du sur-place. En vain. Le film est neurasthénique. Et ce n'est pas l'histoire d'amour totalement cucul la praline entre Julie Depardieu et le chanteur qui relève le niveau (aah, la chanson finale « Que la vie est belle quand on a des ailes ! » : à coller direct dans les scènes nanars cultes !). Le regard sur la province et ses habitants est très condescendant et caricatural. Ça ne va pas faire sourire tout le monde. Finalement, ce qui reste du naufrage, c'est ce moment touchant où le chanteur, apercevant le SAMU emporter le corps de sa mère, part se blottir dans les foins... Retour au cocon perdu, à la chaleur enfuie. On pourrait presque entendre Romain Gary souffler : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais ».

Alexandra Louvet

